VAL McDERMID

COMME SON OMBRE

Flammarion

Extrait de la publication

VAL McDERMID

COMME SON OMBRE

Quand la psychiatre Charlie Flint reçoit un mystérieux colis rempli de coupures de presse à propos d'un meurtre sauvage, son sang ne fait qu'un tour. Le crime a eu lieu dans l'enceinte de son ancienne université à Oxford – un jeune homme battu à mort quelques heures seulement après s'être marié. Tandis que sa jeune épouse et les invités sirotaient du champagne, on jetait son corps ensanglanté dans la rivière. Charlie ne sait pas qui lui a envoyé le colis, ni pourquoi, mais elle ne peut chasser ce crime de ses pensées. Et avec sa carrière de psychiatre clinicienne qui bat de l'aile, elle dispose de beaucoup de temps libre pour enquêter. Charlie renoue alors avec le monde mystérieux et fermé d'Oxford et comprend que cet assassinat est lié à des événements encore plus sordides. Chaque pas vers la vérité la rapproche désormais du danger…

« Tellement captivant que vous ne le poserez pas avant la dernière page. »
The Times

« McDermid est la véritable maîtresse du thriller psychologique. *Comme son ombre* m'a littéralement donné la chair de poule. »
Daily Express

Val McDermid est l'auteur de vingt-trois best-sellers déjà traduits en trente langues et vendus à plus de dix millions d'exemplaires dans le monde. Elle a remporté de nombreux prix, dont le Diamond Dagger Award pour l'ensemble de sa carrière. Après Sans laisser de traces *et* Fièvre, *succès critiques et populaires,* Comme son ombre *est son troisième roman chez Flammarion. Elle vit dans le nord de l'Angleterre.*

Traduit de l'anglais
par Matthieu Farcot

Flammarion

13-IV Création Studio Flammarion Couverture : d'après une photo © Alberto Seveso

Extrait de la publication

Comme son ombre

Extrait de la publication

Val McDERMID

Comme son ombre

Traduit de l'anglais (Écosse)
par Matthieu Farcot

Flammarion

Titre original : *Trick of the Dark*
Éditeur original : Little, Brown
© Val McDermid, 2010
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2013
ISBN : 978-2-0812-5220-2

Extrait de la publication

Ce livre est dédié à la mémoire
de Mary Bennett (1913-2005) et de
Kathy Vaughan Wilkes (1946-2003)
– amies, professeurs et soutiens. Je continue
de franchir les portes qu'elles m'ont ouvertes.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

On m'avait parlé d'elle.
De ce que toujours, toujours elle.
De ce que jamais, jamais elle.
J'avais observé et écouté
Mais je suis quand même tombée amoureuse,
De ce que toujours, toujours elle.
De ce que jamais, jamais elle.

Extrait de « Her » de Jackie Kay

Extrait de la publication

PROLOGUE

Quel est votre tout premier souvenir ? Je ne parle pas de ces histoires qu'on vous a racontées tellement de fois que vous croyez vous en souvenir. Je parle de la première chose dont vous vous rappelez à travers vos yeux d'enfant. Un souvenir à hauteur de genoux, un souvenir d'avant les mots, une authentique tranche d'émotion qui peut encore vous abattre comme on abat un arbre. Ce moment gravé en vous qui est la clé de ce qui vous façonne pour toujours.

Le mien est strié de barreaux de bois. Un lit d'enfant ou un parc à jouer, je suppose. Je n'arrive pas à me représenter dans quoi je me tiens. Je vois mes mains fermement agrippées aux barreaux, mes petits doigts encore boudinés comme sont censés l'être ceux des bébés. Mes ongles sont couverts de crasse et il y a une odeur très particulière. Au fil des années, j'ai découvert que c'est un mélange d'urine fétide, de marijuana, d'alcool et de corps sales. Même maintenant, quand je marche parmi les sans-abri qui habitent l'arrière-pays invisible des grandes villes du monde, je me sens rassurée par cette odeur qui dégoûte la plupart des gens. Les sans-abri ont pour moi une odeur accueillante.

Je temporise. Vous voyez que je temporise ? Parce que le cœur de ce souvenir me donne encore des frissons jusqu'au plus profond de mon âme.

Sous mes yeux passe un film découpé en tranches par les barreaux. Ma mère porte un chemisier mandarine vif et l'homme tient le devant de celui-ci serré dans son poing. Il secoue ma mère comme un chien secouerait un rat ou un lapin. Il lui crie dessus,

Extrait de la publication

aussi. Je ne sais pas ce qu'il crie, ce n'est qu'un vacarme violent et discontinu. Elle sanglote, ma mère. À chaque fois qu'elle essaie de parler, il lui donne une grande gifle avec son autre main. Sa tête balance brutalement comme si elle était montée sur ressorts. Un filet de sang dégouline d'une narine. Ses mains tentent de le repousser, mais il ne s'en rend même pas compte, il est tellement plus fort qu'elle.

Puis elle laisse glisser une de ses mains, qui vient appuyer sur le devant de son pantalon pour le caresser à travers le jean raide et sale. Elle se laisse tomber contre lui, si près qu'il lui est plus difficile de la frapper. Il cesse de crier mais ne lâche pas son chemisier. Il remonte sa jupe, la pousse au sol et continue de la faire pleurer. Mais d'une manière différente.

Voilà mon premier souvenir. J'aimerais que ce soit le pire.

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

1

Mardi

En temps normal, Charlie Flint aurait épluché toute la presse concernant le procès des assassins de Philip Carling. Ce n'était pas tout à fait le type de meurtre qu'elle avait l'habitude d'étudier, cependant cette affaire-ci aurait eu de bonnes raisons de l'intéresser. Mais plus rien n'était normal en ce moment. Sa vie professionnelle était en lambeaux. Sa réputation détruite, l'interdiction de faire l'unique chose pour laquelle elle avait jamais été douée et la menace latente de sanctions judiciaires auraient chacune suffi à détourner Charlie de l'actualité. Mais ce n'était pas tout.

Le gros titre dans le monde de Charlie, c'était qu'elle était amoureuse et que cela la mettait hors d'elle à chaque instant. Et c'était là la vraie raison pour laquelle elle ne prêtait pas attention à toutes sortes de choses qui l'auraient normalement fascinée.

Les aiguilles de la douche haute pression sur ses épaules et son dos lui firent l'effet d'un châtiment mérité. Elle essaya de penser à autre chose, mais ni son esprit ni son cœur ne voulaient jouer le jeu. Ce matin-là, comme tous les matins depuis six semaines, Lisa Kent était le seul sujet du bulletin d'information mental de Charlie. À mesure que la journée passait, Charlie parvenait généralement à recentrer son attention sur les choses qui importaient vraiment. Mais en premier lieu, avant qu'elle n'ait réussi à rebâtir ses défenses, il n'y en avait que pour cette satanée Lisa Kent. Et voici à quoi ça se résume, songea-t-elle amèrement : mauvais timing, rien en commun, pas la bonne.

Extrait de la publication

Ça faisait sept ans qu'elle était avec Maria. À présent, comme si ça ne lui suffisait pas d'être rongée par la culpabilité, Charlie avait en plus le sentiment mortifiant de vivre un cliché. La crise de la septième année. Elle n'en avait pas même soupçonné l'existence avant que Lisa ne surgisse dans sa vie. Et cette crise avait fait bien plus que la démanger. C'était une violente irritation, un trouble obsessionnel qui avait envahi chaque instant de sa vie. N'importe quel événement ou remarque a priori sans conséquence pouvait faire tout à coup surgir l'image du regard scrutateur de Lisa ou l'écho de son rire languissant.

« Fais chier », pesta Charlie en écartant férocement ses cheveux poivre et sel de son visage. Elle ferma d'un coup sec le robinet de la douche et sortit de la cabine.

Maria croisa son regard dans le miroir de l'armoire de toilette. Le bruit de la douche avait masqué son entrée. « Une mauvaise journée en perspective ? demanda-t-elle avec compassion, cessant un instant d'appliquer du mascara qui mettait en valeur ses yeux marron.

— Sans doute, répondit Charlie, essayant de cacher son désarroi. Je n'arrive pas à me rappeler la dernière fois que j'en ai passé une bonne. » Qu'avait-elle bien pu dire à voix haute dans la douche ? Depuis combien de temps Maria se trouvait-elle là ?

Maria eut un rictus compatissant alors qu'elle appliquait du gel dans ses cheveux bruns ondulés, d'un air concentré. « Il faut que j'aille chez le coiffeur, observa-t-elle distraitement avant de fixer à nouveau son regard sur sa compagne. Je suis désolée, Charlie. J'aimerais pouvoir faire quelque chose.

— Moi aussi. » Une réponse maussade, mais c'était tout ce dont Charlie était capable. Elle se força à affronter la réalité en se frottant les cheveux avec la serviette. Le problème quand on tombait amoureux – non, l'un des *nombreux* problèmes quand on tombait amoureux et qu'on vivait déjà une relation épanouie à laquelle on ne voulait vraiment pas mettre un terme –, c'était que ça vous poussait à faire dans le mélodrame. Il fallait que tout se rapporte à vous. Mais en vérité, Maria n'avait rien entendu de plus que les lamentations d'une expert-psychiatre tombée en disgrâce et confrontée à un avenir incertain. Une professionnelle talentueuse qu'on avait flanquée sur une voie de garage pour toutes sortes de mauvaises raisons. Maria ne se doutait de rien.

Extrait de la publication

Submergée par une nouvelle vague de culpabilité, Charlie se pencha en avant et embrassa la nuque de Maria avec un obscur sentiment de contentement en voyant le frisson qui parcourut sa compagne. « Ne fais pas attention à moi, dit-elle. Tu sais comme j'*adore* surveiller des examens.

— Je sais. Je suis désolée. Tu vaux mieux que ça. »

Charlie crut déceler dans la voix de Maria une pointe de pitié qui l'insupporta. Que cette impression fût réelle ou le fruit de sa paranoïa importait peu. La seule idée de se trouver dans une situation où la pitié était possible la mettait hors d'elle. « Le pire dans ce boulot, c'est le peu d'effort que ça demande. Ça me laisse trop de neurones disponibles pour me morfondre sur toutes les choses que je pourrais – non, bon sang, que je *devrais* – être en train de faire. » Elle finit de se sécher et plia soigneusement sa serviette. « On se voit en bas. »

Cinq minutes plus tard, vêtue d'un impeccable chemisier en coton blanc et d'un jean noir, elle s'assit à la table du petit déjeuner qu'elle avait dressée pendant que Maria prenait sa douche, leur routine matinale constituant toujours un point de repère rassurant dans le chaos affectif où vivait Charlie. Même les jours où elle ne travaillait pas, elle se forçait à se lever à l'heure habituelle et à se conformer aux rites de la vie active. Comme toujours, Maria tartinait de Marmite ses toasts aux céréales. Elle désigna avec son couteau la grande enveloppe matelassée posée à côté de l'assiette creuse où se trouvaient les deux Weetabix de Charlie. « Le facteur est passé. Je comprends toujours pas pourquoi tu as arrêté les cornflakes pour ces trucs, ajouta-t-elle en pointant son couteau vers les barres de céréales. On dirait des protège-slips pour masochistes. »

Charlie se surprit à pousser un petit rire. Puis la culpabilité s'empara à nouveau d'elle. Si Maria arrivait toujours à la faire rire ainsi, comment pouvait-elle être amoureuse de Lisa ? Elle prit l'enveloppe. L'étiquette imprimée de l'adresse ne révélait rien, mais le cachet de la poste d'Oxford la fit tressaillir. Lisa n'aurait tout de même pas… ? Elle était thérapeute, bon Dieu, elle n'aurait pas envoyé une grenade sur la table du petit déjeuner. Si ? Charlie la connaissait-elle vraiment ? Prise de panique, elle resta figée sur place pendant un instant.

« Quelque chose d'intéressant ? questionna Maria, rompant le charme.

Extrait de la publication

— Je n'attends aucun courrier.

— Tu ferais mieux de l'ouvrir, alors. Étant donné que tu ne vois pas à travers les objets.

— Ouais. Ça fait un bail que je ne suis plus Supergirl. » Charlie s'arrangea pour ouvrir le rabat de l'enveloppe sans laisser la possibilité à Maria de voir son contenu. Elle resta perplexe en apercevant une liasse de photocopies. Elle les sortit prudemment de l'enveloppe. Elles semblaient ne constituer aucune menace, seulement une source de stupéfaction. « Comme c'est bizarre, dit Charlie.

— Qu'est-ce que c'est ? »

Charlie parcourut rapidement le tas de feuilles et fronça les sourcils. « Des coupures de presse. Un meurtre jugé à l'Old Bailey [1].

— Une affaire ancienne ?

— Toujours en cours, je crois. J'ai déjà vaguement remarqué deux ou trois articles dessus. Ces deux snobs de Londres qui ont assassiné leur associé le jour de son mariage. Au collège [2] St Scholastika. C'est seulement pour ça que je m'en souviens.

— Tu m'en as parlé. Je me rappelle. Ils l'ont noyé près des bachots [3] ou quelque chose dans le genre, non ?

— C'est ça. Ça ne se faisait pas, à mon époque, indiqua Charlie d'un air absent, concentrée sur les coupures de journaux.

— Et qui t'a envoyé ça ? À quoi ça rime ? »

Charlie haussa les épaules, sa curiosité piquée. « J'sais pas. Aucune idée. » Elle feuilleta les papiers pour voir s'il y avait quoi que ce soit qui permît d'identifier l'expéditeur.

« Il n'y a pas de lettre d'explication ? »

Charlie revérifia dans l'enveloppe. « Non. Juste les photocopies. » Si c'était Lisa, c'était totalement incompréhensible. Cela ne correspondait à aucune notion thérapeutique ni à aucun gage d'amour que connaissait Charlie.

« C'est un mystère, alors, dit Maria en terminant son toast et en se levant pour aller mettre son assiette sale dans le lave-vaisselle. Pas vraiment de ton niveau, mais c'est au moins l'occasion d'exercer tes talents d'enquêtrice. »

---

1. Tribunal central de la Couronne britannique. (*N.d.T.*)

2. Les collèges dont il est question ici sont des divisions d'universités, à ne pas confondre avec l'établissement d'enseignement secondaire français. (*N.d.T.*)

3. Les *punts*, en anglais, sont des barques rectangulaires à fond plat typiques de la Tamise. (*N.d.T.*)

Extrait de la publication

Charlie poussa un petit grognement dédaigneux. « De quoi méditer pendant ma surveillance, en tout cas. »

Maria se pencha vers Charlie et l'embrassa sur le sommet du crâne. « J'y réfléchirai pendant que je torturerai mes patients. »

Charlie grimaça. « Ne dis pas ça. Pas si tu veux continuer à me soigner.

— Quoi ? "Torturer mes patients" ?

— Non, suggérer que ton esprit est occupé à autre chose que les dents que tu es en train de fraiser. C'est trop terrifiant de l'envisager. »

Maria se fendit d'un grand sourire, d'une perfection tout à fait adéquate. « Mauviette », se moqua-t-elle avant de remuer les doigts et de se déhancher en signe d'adieu alors qu'elle sortait de la cuisine. Charlie regarda d'un air désolé dans sa direction jusqu'à ce qu'elle entende la porte d'entrée se refermer. Puis, avec un profond soupir, elle remit les deux Weetabix dans le paquet et son bol dans la machine.

« Va te faire voir, Lisa », grommela-t-elle en glissant les papiers dans leur enveloppe et en quittant la pièce d'un pas furieux.

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01ELHN000246.N001
Dépôt légal : avril 2013

Extrait de la publication